



HISTORY OF **COMMUNISM** IN EUROPE

Vol. 2 – 2011

Avatars of Intellectuals under Communism

HISTORY OF COMMUNISM IN EUROPE

ADVISORY BOARD

Vladimir Tismăneanu (Maryland University USA)
István Rév (CEU/OSA Budapest Hungary)
Lavinia Stan (St. Francis Xavier University Canada)
Florian Bieber (CEU Budapest Hungary/ Jena University Germany)
Holm Sundhaussen (Free University Berlin Germany)
Ulf Brunnbauer (Regensburg University Germany)
Grigori Shkundin (Moscow University Russia)
Aleksandr Stykalin (Institute for Slavic and Balkan Studies Moscow Russia)
Jean-Charles Szurek (CNRS Paris France)
Dominique Colas (Political Science Faculty Paris France)
Jaques Rupnik (Political Science Faculty Paris France)
Mark Kramer (Harvard University USA)

EDITOR IN CHIEF

Marius Stan

COORDINATORS:

(current issue)

Corina Pălășan & Cristian Vasile

EDITORIAL BOARD

Marius Stan
Corina Pălășan
Cristian Vasile
Bogdan Iacob
Damiana Oțoiu

Journal edited by the
*Institute for the Investigation of the Communist Crimes
and for the Memory of the Romanian Exile* (Bucharest)

HISTORY OF COMMUNISM IN EUROPE

Vol II. – 2011

Avatars of Intellectuals under Communism

Cover: PAUL BALOGH



© 2011 Zeta Books for the present edition.

© 2011 The copyrights to the essays in this volume belong to the authors.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopying, recording, or any information storage or retrieval system, without prior permission in writing from the publishers.

ISSN: 2069-3192 (paperback)

ISSN: 2069-3206 (electronic)

ISBN 978-606-8266-14-5 (paperback)

ISBN 978-606-8266-15-2 (ebook)

TABLE OF CONTENTS

ARGUMENT

Cristian VASILE: <i>Avatars of Intellectuals under communism</i>	7
--	---

I. INTELLECTUALS AND THE UTOPIAN TEMPTATION

Andreea ZAMFIRA: <i>Intellectuals' Enthusiasm for Communism at the End of the First World War in France</i>	11
Valentine LOMELLINI: <i>Reassessing the Communist Utopia? Euro communist intellectuals at the mirror of the "developed socialism"</i>	29
Alina PAVELESCU: <i>Idéologiser la culture alternative</i> . <i>Adrian Păunescu et le Cénacle Flacăra</i>	51

II. ARTS AND CULTURE

Fjoralba SATKA: <i>Albanian Alternative Painting vs. Official Painting under Communism</i>	73
Alice MOCĂNESCU: <i>Artists and Political Power: The Functioning of the Romanian Artists' Union during the Ceaușescu Era, 1965-1975</i>	95
Nataliya HRISTOVA: <i>Des masques au mascarade. Les intellectuels et les défis de la mémoire sociale (Milieu des années 1950 – fin des années 1990)</i>	123
Shawn CLYBOR: <i>Socialist (Sur)Realism: Karel Teige, Ladislav Štoll and the Politics of Communist Culture in Czechoslovakia</i>	143

III. COMMUNIST COMMUNITIES OF EXPERT KNOWLEDGE

Ștefan BOSOMITU: <i>Notes and Remarks on the (Re) Institutionalization of Sociology in Communist Romania in the 1960s</i>	169
Bogdan IACOB: <i>Co-optation and Control: The Changing Profile of the Historical Front in Communist Romania at the End of the Fifties</i>	197
Nevena DIMOVA: <i>Macedonian and Albanian Intellectuals and the National Idea(s) in Socialist Macedonia</i>	227
Luciana JINGA: <i>Intellectuelles ou apparatchiks. Les politiques pour la promotion des femmes dans le Parti Communiste Roumain</i>	257
Márta ERDŐS, Gábor KELEMEN: <i>The Finite Universe: Discursive Double Bind and Parrhesia in State Socialism</i>	281

IV. DISSENT

Iulia VLADIMIROV: <i>Monica Lovinescu: The Voice of Unbound Freedom</i>	309
Cosmina TĂNĂSOIU: <i>Revisiting Romanian Dissent under Communism. The Unbearable Lightness of Solitude</i>	323

Ana-Maria CĂTĂNUȘ: <i>Breaking the barriers of Romanian conformism. Dissent and scientific critique of Communism in mathematician Mihai Botez' thinking. A case study.</i>	345
--	-----

V. REVIEWS

Corina DOBOȘ: Vladimir TISMĂNEANU (ed.), <i>Promises of 1968. Crisis, Illusion, and Utopia</i> , Budapest-New York: Central European University Press, 2011	369
Florea IONICIOAIA: Grégoire GAFENCO/ Grigore GAFENCU, <i>Préliminaires de la guerre à l'est, De l'accord de Moscou (21 août 1939) aux hostilités en Russie (22 juin 1941)/ Preliminariile războiului din răsărit, De la Acordul de la Moscova (23 august 1939) până la ostilitățile din Rusia (22 iunie 1941)</i> , ediție bilingvă, Avant-propos par/ Cuvânt-înainte de Teodor Baconșchi, Préface, notes et index par/ Prefață, note și indice de Laurențiu Constantiniu, Traduction par Andrei Niculescu, Colecția: Seria Grigore Gafencu, București: Editura Curtea Veche, 2011	375
Raluca GROSESCU: Stephen KOTKIN, Jan GROSS, <i>The Uncivil Society: 1989 and the Implosion of the Communist Establishment</i> , New York: Modern Library, 2009	379
Dumitru LĂCĂTUȘU: Mircea STĂNESCU, <i>Reeducarea în România comunistă (1948-1955). Târgșor și Gherla</i> , Iași: Polirom, 2010	383
Andrei MURARU: Charles KING, <i>Odessa: Genius and Death in the City of Dreams</i> , W.W. Norton & Company, New York-London, 2011	390
NOTES ON CONTRIBUTORS	395
CALL FOR CONTRIBUTIONS 2012	401

Des masques à la mascarade. Les intellectuels bulgares et les défis de la mémoire sociale (Milieu des années 1950 – fin des années 1990)

Nataliya Hristova
New Bulgarian University – Sofia

Résumé: L'article analyse les différentes attitudes des représentants de l'Intelligentsia bulgare (notamment des écrivains) dès le milieu des années 1950 et jusqu'à la fin des années 1980, et leurs comportements publics durant la première décennie post-socialiste (les années 1990).

Le choix des personnages est non seulement « subjectif » (expliqué par le désir d'illustrer certaines tendances de la vie culturelle à travers les attitudes de certains représentants célèbres de l'Intelligentsia), mais également déterminé par les documents d'archive, sur la base desquels nous avons élaboré cette reconstruction historique. Ainsi, nous avons utilisé différentes sources, par exemple des enquêtes littéraires, des mémoires et des entretiens.

Pendant le socialisme, et surtout à partir des années 1960, le pouvoir avait déjà acquis une physionomie nouvelle, plus « expérimentée », politiquement plus « maturée ». Ses rapports avec l'intelligentsia (surtout avec le milieu artistique) sont habiles, et aussi très mobiles. Les différents événements politiques, la modification des accents idéologiques ou l'éclatement des scandales culturels emmènent une pluralité de réactions et de mesures. Certaines attitudes générales en dérivent au cours de trois décennies: la riposte et l'opposition; le "silence", et l'acceptation des privilèges, le conformisme.

Mots clés: socialisme, intellectuels, culture, pouvoir, mémoire

Dans une série américaine, tournée entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, l'image de la société socialiste était exprimée d'une manière à la fois naïve, amusante mais aussi grotesque dans l'épisode suivant: Concours

d'échecs. Les pions sont placés, et deux compétiteurs soviétiques, concentrés et nerveux, sont dans l'attente du début du jeu. Le premier coup n'est pas fait par un des compétiteurs mais par le juge. C'est de cette façon que l'Etat centralisé est présenté au public de l'Ouest. Dans un pays socialiste, d'après le film, même les règles sportives universelles sont différentes, déformées, altérées.

Je raconte cette séquence cinématographique tournée outremer à propos du « socialisme réel » avec l'espoir qu'elle va provoquer un sourire. Avec l'espoir que notre mémoire du passé proche est calmée et un peu moins naïve. Avec l'espoir de relativiser les réflexions et les raisonnements présentés dans cet article. Avec l'espoir que derrière les constats sombres au premier regard, résultant d'un travail de longues années aux archives mais de ma propre expérience et de mon apprentissage face aux défis de la mémoire sociale, va apparaître un peu d'ironie. Une ironie utile pour regarder les décennies antécédentes avec objectivité et sérénité dans l'effort de les analyser et de les comprendre et non tout simplement les nier. L'introduction du rire dès le début même est une expression de mon respect et de mon embarras face aux problèmes et aux personnalités dont le dévoilement dans cet article comporte un risque d'erreurs et d'inexactitudes, d'interprétations partiales, d'insinuations contradictoires. Voilà pourquoi les conclusions proposées sont à la fois des constatations et des explications et sont ouvertes à la discussion.

Dans ce souci de clarification de ma position, je vais faire encore deux précisions. Premièrement. Les noms mentionnés dans l'article ne constituent qu'une petite partie des personnages de la scène artistique et littéraire bulgare des dernières décennies jusqu'à nos jours. Le choix est aussi subjectif (expliqué par le désir d'illustrer certaines tendances dans la vie culturelle par les positions d'une partie des artistes les plus célèbres) que déterminé par les documents d'archives, sur la base desquels cet essai de reconstruction historique a été fait. Des enquêtes littéraires¹, des mémoires², d'autres publications d'enquêtes³, des entretiens⁴ et des reportages⁵ ont été utilisés. La diversité des sources est obligatoire dans le but de reconstruire le passé proche d'une façon aussi objective et nuancée que possible. Non seulement elles se complètent,

¹ Ivan SARANDEV, *Valéry Petrov. Enquêtes littéraires*, Sofia : Hermes, 1998 Cyrille GOTZEV, *Entretiens avec Hristo Fotev*, Sofia: Meridiani, 1998 .

² Lyubomir LEVTICHEV, *Toi, tu es le suivant*, Sofia: Trud, 1998; Stephane TZANEV, *Les assassins sont parmi nous*, Sofia: Trud, 1996, *Attention aux moulins*, Sofia: Trud, 1999; Blaga DIMITROVA, *De deçà et de delà (silhouettes des amis)*, Sofia: Kotar, 1992; Atanas SLAVOV, *La littérature de la « décongélation » bulgare*, Sofia: Christo Botev, 1994; Petko SIMEONOV, *Le grand changement 1989-1990*, Sofia: Otvoreno obchestvo, 1991; Ivan SLAVOV, *Le fascisme contre « Le fascisme »*, Sofia: Otvoreno obchestvo, 1991; *Sixième bureau contre les organisations non-formelles en Bulgarie 1988-1989*, Sofia : Dr. Jeliu Jélev, 1999 .

³ Evgenia IVANOVA, *La dissidence bulgare, I-ère partie*, Sofia: Libri politices, 1997.

⁴ Constantin PAVLOV, *Entretiens*, Sofia: Balgarski pisatel, 1995.

⁵ Guéorgui MARKOV, *Reportages contumaux de la Bulgarie*, Sofia: Profizdat, 1990, *Essais littéraires*, Sofia: Balgarski pisatel, 1990; *Quand les horloges se sont arrêtées. Nouveaux reportages contumaux de la Bulgarie*, Sofia: P. K. Yavorov, 1991.

mais elles donnent la possibilité d'une vérification multiple des faits. Et, très important, elles nous aident à recréer, même de façon incomplète, la vie culturelle bulgare de la deuxième moitié du XXe siècle en suivant à la fois « la grande » politique des dirigeants (déterminée par les directives du centre, Moscou dans sa majeure partie, et par la possibilité de l'élite politique de prévoir et d'adapter les ordonnances du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) aux conditions bulgares et à leurs intérêts et buts politiques), et ce que ressentent comme une atmosphère sociale, ce que comprennent comme les « règles du jeu » les intellectuels dans leur propre milieu culturel.

Deuxièmement, notre idée actuelle du le passé proche, notre mémoire du passé est souvent soit négative et sarcastique, soit idyllique-idéalisée, c'est-à-dire sélective et dépendante de notre état et humeur du moment. Elle est à un certain degré compensatoire, complétant ce qui nous manque « ici » et « maintenant ». Elle est le résultat du désir spontané de s'opposer aux thèses et aux critères d'évaluation qui sont au service de la conjoncture.

* * *

La première décennie post-socialiste a créé trois mythes, nécessaires pour la propagande des partis et des personnalités apparues sur la scène politique contemporaine en affichant d'une façon démonstrative leur démocratisation par des slogans anti-communistes, mais aussi par des mythes qui sont loin de la vérité historique. Ils sont le fruit d'une déformation inconsciente ou consciente, et même probablement d'un essai de modeler la mémoire sociale.

Premier mythe.

Tout ce que la société bulgare connaît de mauvais prend son origine dans les décennies d'après la Deuxième Guerre mondiale. Les mois et les années d'euphorie et de négation faisant suite à l'hiver 1989 ont créé de bonnes conditions socio-psychologiques pour imposer un schéma émotionnel, et non un schéma scientifique, pour l'évaluation du développement socio-politique, économique et culturel de l'Etat bulgare. Dès la Libération de l'Empire Ottoman en 1878 jusqu'au milieu des années 1940, l'histoire est surtout constituée de moments glorieux⁶. Après la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à la fin des années 1980, elle est sombre, même macabre et obscure. Pour les années post-socialistes, l'histoire est pénible, mais possède des perspectives européennes et atlantiques optimistes.

⁶ L'idéalisation de cette période est compensatoire, elle est le résultat du désir de neutraliser la plupart des visions négatives sur lui qui ont été établies dans l'historiographie dès les premières années du socialisme.

Le but du modelage d'une telle mémoire est probablement le fruit de bonnes intentions, le résultat d'un certain mode de penser parmi les nouveaux dirigeants, motivés par un désir de changement « accéléré » dans la façon de penser de la société bulgare, pour que cette société devienne citoyenne, c'est-à-dire un assemblage d'individualités plus ou moins brillantes, qui peuvent réagir rapidement et sensiblement dans notre époque dynamique. Il est peu probable, par contre, que l'idéalisation des années d'après la Libération, que l'oubli du passé proche parfois carrément nié et ignoré, que le manque de clarté de notre optimisme faussé, non-argumenté pour les jours qui viennent, sont le chemin droit pour arriver à tels buts.

Deuxieme mythe.

La démoralisation de l'intelligentsia bulgare (et de la société dans son ensemble) est un phénomène caractéristique de la société socialiste. On a complètement ignoré qu'en 1897, le poète Stoyan Mihailovski, disciple de l'école moraliste française, donnait naissance à la maxime gouvernementale valable pour son époque « *Pour gouverner – corrompre !* »⁷. Condamnés à l'oubli ont été les personnages littéraires de certains écrivains, comme ceux de l'auteur réaliste critique Aléko Konstantinov, qui a créé comme personnage emblématique le bourgeois-parvenu du temps de l'accumulation des capitaux (fin du XIXe siècle), Baï Ganyo, mais aussi les héros des manifestations partisans aux campagnes électorales de l'époque, Gotchoolu et Dotchoolu⁸.

Troisieme mythe.

La nation bulgare est une nation de dissidents, proclament les créateurs des mythes, reliant ce fait surtout à l'intelligentsia bulgare. Et ce n'est pas un hasard si aujourd'hui encore des intellectuels continuent à s'autoproclamer « dissidents ». Sans doute chacun a le droit, et probablement une bonne partie des Bulgares ont la raison de croire avoir été dissidents, de croire avoir résisté d'une façon ou d'une autre à la politique officielle du socialisme. Mais si la liberté de s'autoproclamer « dissident » est une chose, tout autre est la mesure selon laquelle elle a été reflétée et ressentie dans l'espace public.

Ici il faut ouvrir une parenthèse. Par « intellectuel », j'entends la définition classique de la notion et non pas l'usage coterain où la notion d'« intelligentsia » est automatiquement remplacée par « intellectuels ». La même remarque vaut pour la notion de « dissidents ». La perception actuelle

⁷ Stoyan MIHAILOVSKI, *Livre pour le peuple bulgare*, Sofia: Fortuna press, 1990, p. 22.

⁸ Aléko KONSTANTINOV (1863-1897), *Baï Ganyo. Récits extraordinaires d'un Bulgare contemporain*.

de cette notion est encore plus sombre. Elle est acceptée, non sans raison, comme conformiste, carriériste, etc. Ou bien, comme le président ex-dissident Jélyo Jélyev (1990-1997) a dit : « *Dissident, un mot presque obscène, comme « militant actif »* (ayant en tête que le mot est relié dans la conscience sociale à des privilèges)⁹.

Les trois mythes énumérés sont un produit-test de la mémoire sociale. Et c'est précisément dans l'objectif de les démythologiser que je vais essayer de typiser les sortes de masques intellectuels (du passé proche jusqu'à nos jours). Je vais essayer de chercher les causes qui tracent le tableau non-optimiste bulgare de la fin du XXe siècle, une mascarade des artistes aux masques révélés, ou bien faussement joués, échangés ou mis de force.

L'intellectuel choisit son masque consciemment. Il est son « Moi » public. Et c'est exactement ce « Moi » public qui vaut pour la société. Le « Moi » interne, intime, caché, est sa vraie personnalité, mais elle est enfermée et elle ne vaut que pour l'individu. Sans doute l'image du masque est en corrélation directe avec l'intimité, avec le vrai « Moi ». Ce choix est à la fois déterminé par la personnalité et par la société. Il est dépendant, parfois même pour une majeure partie, du mécanisme social d'organisation et de fonctionnement de l'Etat où l'artiste habite. Bref, le lien entre le pouvoir et l'attitude intellectuelle est direct.

Durant les années du socialisme et surtout dès le début des années 1960 en Bulgarie, le pouvoir avait déjà formé une physionomie nouvelle, plus moderne, plus expérimentée, politiquement (démagogiquement) plus mature. Et au fond plus dangereuse. Ses relations avec l'intelligentsia (surtout avec l'intelligentsia publique, c'est-à-dire artistique) sont habilement gérées, relativement stables mais aussi très mobiles : les différents événements politiques internes et étrangers, les accents idéologiques sans cesse changeants et les scandales culturels entraînent au premier plan une pluralité de réactions et de mesures.

Il s'agit de la spécificité du mécanisme du pouvoir bulgare sous le gouvernement de Todor Jivkov (1956-1989). Juste quelques années après son apparition comme figure numéro un sur la scène politique, il achève la création de mythes gouvernementaux exprimés dans les maximes suivantes, mythes auxquels il ne renonce pas jusqu'à la fin de son gouvernement : Le gorgé ne prend pas le maquis (*acheter*), La tentation d'être un des élus de Dieu (*membre de l'union des créateurs/artistes*), Le privilège (*maison, maison de campagne, voiture*) accouche l'obéissance. Le premier secrétaire du Parti communiste bulgare (PCB) et président du Conseil des ministres a dès 1962 tous les leviers du pouvoir entre ses mains. Grâce à ce pouvoir total, il réussit progressivement à former l'« armée des communistes-non-participants-au-parti » (des

⁹ Evgenia IVANOVA, *op. cit.*, p. 37. Pour plus d'information sur le contenu des notions « intellectuel » et « dissident » voir Nataliya HRISTOVA, *Spécificité de la « dissidence » bulgare. Pouvoir et intelligentsia 1956-1989*, Plovdiv : Letera, 2005, p. 27-36.

« communistes-non-participants-au-parti », on en parle en URSS aussi), qu'il utilise habilement à chaque fois qu'il décide de sermoner des membres « désobéissants » du PCB. L'élite culturelle de la fin des années 1950 jusqu'à la fin des années 1980 n'est pas une catégorie mixte. Elle est formée par des différentes personnalités transformées par le parti-Etat tout simplement en membres du PCB et en sans-partis. Ce qui donne la possibilité théorique d'influence facile, de manipulation et de contrôle sur l'intelligentsia. Mais même si au premier regard le pouvoir centralisé des années du « socialisme d'Etat »¹⁰ paraît bien rodé et parfait, il n'a jamais réussi à empêcher l'approche des intellectuels sur base de leurs positions et valeurs morales par des « cercles amicaux » ou « petits groupes » qui ne sont pas réglementés juridiquement. Contre ces derniers, le Comité central (CC) du PCB mène une lutte permanente, change la tactique au cours des années de son gouvernement (il partage des privilèges, il récompense et décore, il punit et pardonne) mais il n'arrive jamais ni à les détruire complètement ni à atteindre le but désiré, l'unification totale et la dépersonnalisation de l'intelligentsia bulgare.

Voilà comment se caractérise l'élite bulgare : par la riposte et l'opposition de certains (**le masque du communiste-idéaliste, perçu par le pouvoir comme « dissident »**), par le « silence » qui confond le pouvoir (**le masque contre-adaptif**), par l'acceptation logique des « privilèges » particuliers (**le masque du « courtisan » amical**), par le conformisme aussi, une obéissance non-cachée au parti-Etat (**le masque du membre fidèle du parti**)¹¹. Il y a donc une diversité de couleurs, même si sa répartition est inégale en ce qui concerne le pourcentage (le plus important est le dernier groupe), et non dépersonnalisation monochrome de l'élite culturelle.

Le masque (et non seulement le masque, mais la confiance sincère en l'idée socialiste et le refus des détournements graves de ses valeurs) **du communiste-idéaliste** durant les années du socialisme est choisi et porté par Christo Ganey (poète et scénariste), Valéry Petrov (poète, scénariste, dramaturge, traducteur), Radoy Raline (le poète et le satyrique le plus populaire bulgare), Gotcho Gotchev (critique théâtral), Boris Deltchev (critique littéraire et artistique), Marko Ganchev (poète), Alexandre Guérov (poète), Stéphane Tzanev (poète et dramaturge), Constantin Pavlov (le poète et le scénariste le plus fidèle à soi-même), Blaga Dimitrova (poétesse)... Ce rôle est aussi bien joué par des membres du PCB qui ont participé à la Résistance que par des personnes qui n'appartiennent pas au parti, comme les trois derniers. Au cours de toutes ces années, ils choisissent la riposte, exprimée par une honnête réaction citoyenne. En principe, cette position est exprimée en cercle fermé (au cours des réunions avec le Comité central ou le

¹⁰ Une explication plus approfondie et convainquante de la notion « socialisme d'Etat » peut être trouvée chez Vasil PRODANOV, « Dans quel type de société vivons-nous jusqu'à 1989 ? », in *Au delà de la transition – la modernisation*, Sofia, 2000, pp. 19-69.

¹¹ Aux années du socialisme la définition de « communiste » est d'une connotation positive, tandis que « membre du parti » est acceptée comme une décision prise pragmatiquement d'appartenance au parti dirigeant, qui remporte des privilèges.

Bureau politique du PCB, lors des organisations primaires des unions des artistes, entre amis). Cette mise au défi est silencieuse et pourrait dépasser la frontière de la raison intellectuelle ¹² si elle était accompagnée du désir de s'exprimer dans l'espace public à tout prix. Une position qui reçoit en réponse une repression et qui non seulement n'apporte pas un sentiment de satisfaction (recevant une reconnaissance publique), mais qui donne le présentiment de l'oubli, de la possibilité d'être associé dans un temps relativement proche (cela se passe en réalité) aux autres, aux conformistes, aux « élus de Dieu ». « Avec Christo Ganev, raconte Valéry Petrov, dans un moment donné, je me rappelle, nous nous sommes dit: On essaie d'être digne, de faire des choses dignes dans la vie et voilà, les témoins disparaissent (la conversation a lieu juste après la mort de l'écrivain Emile Manov en 1982 – N. H.) et qui va se rappeler de la manière dont on s'est comporté à telle ou telle conférence ? (...) » ¹³

Les repressions contre ces intellectuels ne cessent jamais au cours des années. Elles s'expriment par la censure de films: « La vie va tout calme » (scénario Christo Ganev, mise en scène Binka Jeliaskova) ; « Sur la petite île » de Valéry Petrov et Ranguel Valtchanov, admis difficilement à la diffusion après des discussions critiques sévères et des corrections (1958) et beaucoup d'autres jusqu'à la fin des années 1980. Déprivation du travail et défense de publier : Constantin Pavlov. Condamnation de livres : « Un cas non-crédible » d'Emile Manov, « Famille Laskovi » de Liuben Stanev, le drame « Terreur » de Todor Guenov (1957), le recueil des épigrammes populaires retravaillés « Poivrons piquants » de Radoy Ralin, illustré par Boris Dimovski (1968), le roman « Visage » de Blaga Dimitrova (avec la monographie « Le fascisme » du philosophe Jeliu Jélev et le film « Une femme à l'âge de 33 » de Christo Christov en 1982). Critiques acharnées au Comité central des œuvres, de tous les auteurs déjà énumérés, mais aussi du recueil « L'arbre courant » de Marko Gantchev (1969). Licenciement des comités de rédaction et stigmatisation dans la presse : Gotcho Gotchev, le critique littéraire Constantin Velitchkov, le poète Kroum Pénev, Radoy Ralin, l'écrivain Lyudmil Stoyanov, Boris Deltchev, l'écrivain Mladen Issaév, le poète Lamar (1957), le caricaturiste Boris Dimovski et de nombreux auteurs satiriques (1968), Blaga Dimitrova, Christo Christov, Jeliu Jélev (1982). Punitons plus ou moins graves du côté du parti : dernier avis d'exclusion du parti (de Radoy Ralin et de Boris Dimovski pour les « Poivrons piquants »), exclusion du PCB (Christo Ganev, Valéry Petrov, Gotcho Gotchev et Marko Gantchev) ou bien d'une union des artistes (le poète Blagoy Dimitrov à cause de son refus de voter contre le prix Nobel de Soljenitsyne en 1971) et, exclusion e du PCB pour cause de participation à la direction d'unions non-formelles (dissidentes) en 1988-1989¹⁴.

¹² Dans une société de socialisme d'Etat.

¹³ Ivan SARANDEV, *op. cit.*, p. 150.

¹⁴ L'écrivain G. Michev, le philosophe Chr. Smolenov, la journaliste – épouse du président de l'Assemblée nationale Sonya Bakich, la journaliste Koprinka Tchervenкова, le philosophe

De cette façon dès 1956 et 1957, le pouvoir, par ses actes, commence à légitimer des dissidents, même si le mot sera officiellement utilisé pour la première fois par Todor Jivkov en décembre 1977 dans son discours à la troisième conférence nationale des jeunes écrivains. En mars l'année suivante, on en parlera à la préparée « Déclaration '78 »¹⁵, qui ressemble à la « Charte'77 » tchèque, mais restée non-signée)¹⁶. Le but des punitions des célèbres artistes bulgares et de leurs oeuvres est souvent atteint. L'intelligentsia se renferme après chaque « coup ». Ce qui attire l'attention, c'est que le nouveau pouvoir démontre une attention « bizarre » (démonstrative et effrayante) envers les intellectuels à chaque problème dans le « camp socialiste », quand quelque chose se déroule dans un « pays fraternel socialiste » : en 1956 en Pologne et surtout lors de l'insurrection hongroise ; en 1968 lors de la révolte des intellectuels polonais et du printemps de Prague en Tchécoslovaquie ; en 1980-1981 en Pologne avec la « Solidarité » lors du soulèvement de la société polonaise ; en 1985-1989 lors de la « perestroïka » soviétique... Même si ces punitions semblent paléatives, les conséquences sont sérieuses pour les intellectuels : ils sont face à l'impossibilité d'une création artistique de valeur. Sans aucun doute, au cours de trois décennies, le pouvoir, Todor Jivkov en tête, sermonne habilement ou bien tolère certains représentants de l'intelligentsia artistique. Le changement d'attitude envers ces artistes ne leur donne pas l'auréole de martyr, mais il déprécie et humilie la personnalité. Mais en même temps, les artistes réprimés deviennent célèbres, leurs noms et leurs oeuvres suscitent l'intérêt d'une grande partie des Bulgares. De cette façon, leur présence dans l'espace public est plus tangible et les gouvernants n'atteignent leurs buts que dans une certaine mesure. Ils intimident les intellectuels, ils préviennent un éventuel écart et une riposte organisée, ils les forcent, quoique d'une façon indirecte, à changer leur emploi artistique : écrire des livres enfantins, traduire des auteurs soviétiques ou de l'Europe occidentale et des Etats-Unis. Mais ils n'apprécient pas que ces mesures permettent à l'art d'affranchir et d'encourager les gens, de s'opposer à la propagande idéologique massive en provoquant des réflexions et de doutes envers les messages du pouvoir. A cela s'ajoute le désenchantement que chaque personne ressent à la rencontre avec la réalité (la différence entre l'idéal proclamé et la réalité « vécue »), la peur et l'impossibi-

Boris Spasov qui est dépourvu du titre (et des privilèges) du « militant actif contre le fascisme et le capitalisme » - voir Nataliya HRISTOVA, *op. cit.*, pp. 355, 359.

¹⁵ Richard CRAMPTON, *Histoire brève de la Bulgarie*, Sofia: Otvoreno obchestvo, 1994, p. 273.

¹⁶ L'agitation parmi les intellectuels à cette période est une conséquence de la Conférence des droits de l'homme à Helsinki en 1975. D'après un des fonctionnaires du VI^e bureau de la Sécurité d'Etat, la « Déclaration 78 » est le résultat de l'activité de la Ligue pour la défense des droits de l'homme résidente à Amsterdam, qui a contacté Anton Krastev, âgé de 27 ans à l'époque, émigré dès 1973, et qui l'a instruit et envoyé en Bulgarie chargé de cette tâche. De cette manière à l'Ouest, on produit l'impression qu'en Bulgarie existent des organisations dissidentes. Bontcho ASSENOV, *Du Sixième – à propos du Sixième et après*, Sofia, 1999, p. 145.

ité de réagir, de s'opposer même verbalement aux injustices évidentes. Une énergie négative s'accumule alors dans la société. Et le climat social et psychologique dans ces moments n'est pas favorable aux gouvernants, ce dont ils se rendent compte, quoiqu'avec un certain retard, et envers quoi ils réagissent en libéralisant le climat jusqu'aux limites de sécurité pour le pouvoir.

Assurément différent, plus ouvert, un porteur du masque du communiste-idéaliste est Radoy Raline¹⁷. Sa présence dans l'espace public est plus forte et influençante, liée en grande partie à son oeuvre spécifique, une épigramme qui fonctionne comme un anecdote. R. Raline écrit des épigrammes aiguës, adressées aux hommes politiques et aux intellectuels, concernant des faits et événements concrets. Il s'oppose à la manière de rédiger le quotidien du parti communiste « Rabolnichesko delo »¹⁸ (« Cause ouvrière »), parle de la nécessité d'une rotation périodique des cadres dirigeants... A partir des années 1960, R. Raline déclare en public ce qu'il pense. Il est critiqué, puni, n'est pas récompensé par des privilèges, et refuse les propositions de le décorer. R. Raline devient une personnalité légendaire, on lui attribue des épigrammes populaires, on l'érige au rang de « martyr » – la plus grande reconnaissance que les Bulgares opprimés moralement peuvent accorder, on raconte son « hagiographie », on le recoit en « saint » vivant. Une canonization beaucoup plus précieuse et plus proche de la mentalité bulgare que la sainteté martyre (restée dans une large mesure inacceptable) exigée par le canon orthodoxe.

Même de nos jours, une majeure partie des Bulgares est persuadée qu'il a été emprisonné pour ses « Poivrons piquants ». Mais les dirigeants du PCB (Parti Communiste Bulgare), Todor Jivkov en tête, sont très prudents, s'efforcent et le plus souvent réussissent à ne pas le transformer en martyr aux yeux du public. R. Raline est un des écrivains à qui T. Jivkov n'a jamais refusé un rendez-vous personnel. Ses livres voient le jour, quoiqu'au prix de difficultés sérieuses. Cela donne raison de nos jours des ex-fonctionnaires de la Sécurité d'Etat lorsqu'ils affirment que ses épigrammes ont été éditées grâce à la bénédiction¹⁹ de leur bureau²⁰. Le pouvoir a senti la nécessité d'une plus grande liberté sociale. Pour cette raison le CC (Comité central) du PCB et T. Jivkov en personne non seulement soutiennent l'événement R. Raline, mais en plus, prennent des soins sérieux au journal satyrique « Starshel » (« Frelon »), éditée par le Comité central, en exigeant une satire soigneusement contrôlée par eux. Ils ordonnent eux-mêmes et encouragent des émissions critiques sous forme de conversations avec des ministres et leurs substituts, sur l'unique chaîne de télévision. Le motif est clairement énoncé par T. Jivkov : « *Mieux vaut que*

¹⁷ Participant actif à la Résistance et membre du Parti communiste bulgare au cours de toutes ces années.

¹⁸ Archive d'Etat de Bulgarie (AEB), 1 B, File. 340, inv. 1, u.a. 7, f. 6.

¹⁹ En fait, cela se passe au moment où les autorités ont ressenti la nécessité d'une liberté sociale plus grande.

²⁰ Bontcho ASSENOV, *op. cit.*, p. 212.

tout le monde voie et écoute une critique pareille que de chuchoter et de faire des allusions entre quatre yeux »²¹.

Une autre position respectable est celle d'intellectuels bulgares porteurs d'un **masque contre-adaptif**. Ce sont souvent les mêmes personnalités²² qui, selon les situations, choisissent une ou autre manière de réagir). Leur position est le silence et le refus de participation à la « parade du pouvoir ». Une position qui n'a rien de commun avec le conformisme. En Bulgarie, l'approbation et le conformisme n'ont presque jamais été silencieux, au contraire, ils sont parlants, même parfois frénétiquement chantants. Une expression incontestable du désaccord silencieux, de la non-participation avec dignité est le choix paisible et non-démonstratif des deux amis Valéry Petrov et Christo Ganév dans les années 1960 à Varna :

[...] C'était, je crois, la première des réunions d'été des écrivains et de T. Jivkov dans notre station de repos à Varna, les choses étaient devenues si désagréables, que nous, avec Chr. Ganév, avons décidé de nous esquiver. Il y avait un petit restaurant à proximité, le « Poisson d'or », nous y sommes allés avec nos épouses et nous y avons déjeuné. Le lendemain, nous avons remarqué que les gens évitaient de nous rencontrer. J'avoue, au début, je pensais « Ils ont honte ». A cette époque, la servilité était loin d'atteindre les records des années suivantes. J'avais le sentiment que ce que nous avons éprouvé avait été éprouvé par les autres avec un certain retard et qu'ils avaient honte l'un de l'autre. Pourtant ce n'était pas de l'embarras, tout au contraire : ils nous évitaient. [...] ²³

L'incident ne passe pas inaperçu aux yeux du pouvoir. Au cours de la réunion du bureau du PC à l'Union des écrivains bulgares (UEB) le 17 juillet 1970, G. Karaslavov déclare : « *Au Comité municipal du PCB nous savons que chez nous existe une opposition en certains termes, qui tend à renier la politique de notre parti. Par exemple, quand, il y a deux ans, le camarade T. Jivkov a visité notre station de repos, un groupe d'écrivains a quitté l'assemblée à ce qu'il paraît* »²⁴. En même temps, la plupart des écrivains bulgares fait une excursion annuelle à Varna exclusivement pour être présents à la réunion avec T. Jivkov, avec l'espoir que le geste sera aperçu et récompensé par un poste administratif, un domicile ou une publication sans entraves.

En 1967, Christo Ganév refuse la proposition du poste de dirigeant de la section idéologique du CC du PCB ; Vénéline Kotzev, de devenir président de l'Union des cinéastes bulgares avec la conviction absolue que c'est inutile, que « *On ne peut rien faire* »²⁵. C'est là un refus catégorique de participation

²¹ *Problèmes de l'humeur et de la satire*, Sofia : Partizdat, 1976, p. 24.

²² Porteurs surtout du masque de communiste-idéaliste.

²³ Ivan SARANDEV, *op. cit.*, p. 92

²⁴ AEB, 1 B, File. 357, inv. 1, u.a. 99, ff. 91-92

²⁵ Lyubomir LEVTCHEV, *op. cit.*, p. 291-293

au pouvoir. La position de Chr. Ganev, son comportement « exemplaire » trouble, embarrasse, tient à distance et même provoque un agasement parmi les artistes qui se donnent l'objectif clair de ne pas lui être comparables au niveau de la conduite civique). Leur excuse-explication est d'une uniformité impressionnante : il est facile de dire comme l'Ecclésiaste que Tout est une vanité²⁶, il est facile de critiquer après avoir été maquisard, il a des connaissances au CC, et nous... Ce type de comportement et de raisonnement est tout à fait naturel et logique, étant typique de la jeune génération d'intellectuels qui n'a pas la « protection » du passé de la lutte communiste.

La troisième position est exprimée par des artistes au **masque du « cour-tisan » bienveillant**, un masque qui change d'image au cours des années et selon la personnalité de son possesseur. Ce sont des intellectuels éminents comme les écrivains Emilian Stanev et Jordan Raditchkov, le peintre Detchko Uzunov... Ils profitent d'un statut de « particulièrement privilégiés » : ils appartiennent à la dite « compagnie de chasse » ou sont invités aux fameux « vendredis »²⁷ organisés par Lyudmila Jivkova²⁸ et sont décorés par le pouvoir, à savoir Todor Jivkov. Personne n'a exigé des serments publics de fidélité de leur part. Au contraire, on leur a assuré la possibilité d'une réalisation créatrice illimitée. Ils représentent le groupe traditionnel des intellectuels « courtisans », dont tout pouvoir s'est entouré, dont la compagnie flatte tout pouvoir et dont tout pouvoir se légitime par sa, quoiqu'apparente, bienveillance. Le consentement calme et philosophique de la place qu'on leur a destiné apparaît clairement dans ce souvenir raconté par le poète Stephane Tzanev. Il s'agit d'un épisode presque anecdotique, mais en même temps emblématique :

[...] Le grand peintre Detchko Uzunov fêtait son anniversaire. Secouant de rire sa majestueuse crinière blanche, il racontait comment Todor Jivkov l'avait décoré le jour d'avant avec la même médaille pour la troisième fois.

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse, riait Jivkov, si tu les as toutes!

Alors un poète envieux et médiocre, qui, malgré tous ses plongeurs n'avait pas encore reçu aucune distinction s'écria :

- Maître, auparavant tu visitais tzar Boris, maintenant tu vas en visite au camarade Jivkov... Comment le fais-tu ?

- Ecoute, mon petit, répondit le grand peintre, d'abord, là, on ne **va pas en visite**, là, on **invite**, et si on invite, on invitera Detchko Uzunov, pas toi ! [...] ²⁹

Au groupe des artistes de l'entourage du pouvoir appartiennent les jeunes et doués Svetline Roussev (peintre), Guéorgui Djagarov (poète), Lyubomir

²⁶ *Ibidem*, p. 294.

²⁷ Guéorgui MARKOV, *Reportages in absentia*, Sofia: Profizdat, 1990, pp. 414-416; Lyubomir LEVTCHEV, *op. cit.*, pp. 306-307.

²⁸ Fille de T. Jivkov, présidente (au rang de ministre) du Comité de la Culture (1975-1981).

²⁹ Stephane TZANEV, *Les assassins sont parmi nous*, Sofia: Trud, 1996, pp. 185-187.

Levchev (poète), qui ont dans leurs biographies des périodes bohèmes « hérétiques » et qui, au bon moment, ont pris la tête des unions des artistes et des principaux journaux littéraires. Dans ces nouveaux rôles, ils deviennent des servants de la conjoncture. Artistes de talent, sans aucun doute, ils ont un destin inconstant, mais qui dépend à haut degré d'eux-mêmes, de leur aptitude à résister aux tentations du pouvoir, ou plutôt à la corruption du pouvoir..

Le nouveau style dans les rapports de Todor Jivkov avec les artistes est impressionnant et intelligent – par égard aux buts du PCB et son premier secrétaire en personne. Il n'essaie pas de s'entourer d'une partie des artistes, qui, ayant l'assurance de leur passé dans la Résistance, occupent une position dans certaine mesure contre-adaptative, d'opposition. Ceux-là, du nom et au nom de l'idéal communiste, du nom et au nom de leur foi, quoique utopique, trahis par les dirigeants. Ce genre d'hommes est plus qu'inconvenable à fréquenter, et est à un certain degré dangereux pour la partocratie. Dans son essai « La loi de Poushkin », écrit en 1996, Stephane Tzanev, s'appuyant sur sa propre mémoire du passé proche, dit : « Rien n'enrageait plus les dirigeants de cette époque que l'évocation des leurs propres idéaux »³⁰. Au cours des quelques années après 1956, le pouvoir est convaincu que le rapport le plus rationnel avec ce groupe est la patience, accompagnée périodiquement de punitions : arrêt de la distribution, prohibition d'oeuvres et de leurs auteurs, publication d'articles commandés dans la presse spécialisée, critiquant leurs positions idéologiquement fausses ou les « erreurs politiques » commises. Parfois T. Jivkov et son entourage (qui change quand le premier secrétaire décide qu'il est temps d'éliminer les gens devenus dangereux par leurs positions fermes dans le pouvoir) se contentent d'envoyer des avertissements aux « turbulents », des avertissements faits par des individus spécialement choisis pour des missions pareilles³¹.

Un tel avertissement, présenté d'une manière spécifique, fut reçu par Valéry Petrov suite à une lettre que Todor Jivkov lui avait adressée à l'occasion de l'anniversaire du poète. La lettre, d'après les souvenirs de V. Petrov, contenait le regret et le reproche de s'être « éloigné de la vraie vie ». V. Petrov a répondu : « *Merci. Moi, je souffre aussi de m'être éloigné. Mais les poètes et les automobiles se ressemblent : leurs moteurs ne marchent pas toujours en pleine puissance* ». Peu après, le poète mena le dialogue suivant avec un écrivain, conseillé au CC : « *Le camarade Jivkov t'a envoyé une lettre* ». « *Et bien, moi, je lui ai répondu* » Alors « l'interlocuteur » s'est exclamé : « *Oui, mais comment !...* »³². Une réplique qui suggère l'agacement du pouvoir par la position (inadéquate d'après eux) prise.

Très intéressants sont les souvenirs de Radoy Raline et de Valéry Petrov à propos du fameux coffre (« trésorerie ») rempli de livres des écrivains célèbres à l'occasion du 60ème anniversaire du premier secrétaire du PCB et

³⁰ Ibidem, p. 175.

³¹ AEB, 1 B, File, 40, inv. 219, 222, 223, 224.

³² Ivan SARANDEV, *op. cit.*, pp. 92-93.

Président du Conseil d'Etat, Todor Jivkov. L'idée du cadeau « précieux » appartient au président de l'Union des écrivains bulgares (UEB) de l'époque. Elle a été délibérée au Bureau du Conseil Dirigeant de l'UEB le 3 septembre 1971, constitué par G. Djagarov, P. Vejinov, K. Kalchev, Dr. Assenov et St. Tchavrakov. Elle fut votée « à l'unanimité ». Pavel Vejinov la qualifie même de « brillante ». L'idée n'est pas venue spontanément. Elle est le résultat tout naturel de la fréquentation durant plusieurs années de T. Jivkov avec les écrivains. En conséquence, les écrivains sont définitivement devenus une classe privilégiée. Outre les nombreux profits, gestes, récompenses et éloges, donnés à certains « élus », ils ont obtenu la création d'un Club des écrivains en 1969, des rendez-vous personnels de plusieurs heures avec « le premier du parti et de l'Etat » (les dits « lundis littéraires »). Et lors du Dixième congrès du PCB, 14 écrivains sont « promus » députés à l'Assemblée nationale, tandis que le président de l'Union des écrivains, G. Djagarov reçoit un poste extrêmement élevé : vice président du Conseil d'Etat³³. La situation apporte une reconnaissance adéquate. Une reconnaissance qui en aucun cas n'est conçue par les écrivains favorisés comme humiliante ou indigne. Pourtant l'idée ne fut pas réalisée telle que prévue initialement. Outre le coffre (d'après la définition de Djagarov) « *humble, beau et magnifique* », rempli de livres chefs-d'œuvres, il fallait ajouter des manuscrits : « *Chacun de nos écrivains, dit Djagarov, doit écrire sur une page le meilleur passage de son œuvre : un poème, un extrait de nouvelle, roman ou article, qu'il considère être les lignes d'or de son œuvre* ». Ce cadeau supplémentaire provoque un véritable enthousiasme chez l'écrivain Pavel Vejinov³⁴ : « *Surtout la quatrième proposition (celle des manuscrits – N. H.) est unique. Personne d'autre n'est capable de faire quelque chose de pareil. C'est humble et personne ne pourra l'imiter, ni les peintres, ni les compositeurs, ni les hommes politiques (...)* »³⁵

Il est intéressant de savoir pourquoi un écrivain éminent comme P. Vejinov rivalise les autres représentants de l'« intelligentsia artistique », en sachant qu'au cours de la période suivant la Seconde Guerre mondiale les écrivains jouissaient de la plus grande attention de la part du pouvoir.

Les écrivains qui défendent fermement leur individualité, qui se tiennent à distance des dirigeants « acceptent » différemment cette idée, gardent différemment dans leur mémoire le septembre « historique » de 1971, causant ainsi pas mal de problèmes aux dirigeants-mêmes (masque du communiste-idéaliste et masque contre-adaptif).

Le satirique le plus populaire, Radoy Raline, relate cet épisode avec satisfaction suite à son refus de présenter un livre, un refus motivé avec les mots : « *J'ai reçu une sanction grave du parti et je ne me considère pas digne pour faire*

³³ Nataliya HRISTOVA, *Le scandale bulgare « Solgenitsyne » 1970-1974*, Sofia: Edition A. 2000, pp. 33-36.

³⁴ Un des plus célèbres auteurs de nouvelles populaires utbaines.

³⁵ AEB, File. 551, inv. 3, u. a. 60, pp. 12, 15-16.

ça ». Cette position, quoique non-démonstrative, mais scrupuleusement et habilement argumentée (R. Raline dit aussi qu'il ne peut pas se permettre de prendre le risque lui, le « petit » homme, de vexer le « grand », le premier secrétaire du parti) n'est pas acceptée, même par ceux qui partagent ses idées. Blaga Dimitrova, par exemple, reproche à R. Raline : « *De cette manière toi, tu nous as compromis nous aussi* ». Par un « non » aux invitations persévérantes des écrivains-émissaires du parti répondent Boris Deltchev et Gotcho Gotchev. Au coffre manque un livre de Stephane Tzanev, qui, d'après R. Raline était à Moscou à ce moment. Mais même s'il avait été présent en Bulgarie, d'après R. Ralin, il n'aurait pas adhéré à « l'action ».

Valéry Petrov se souvient avoir offert un livre avec l'inscription : « *A cam. T. Jivkov* » et sa signature. Quelques jours plus tard, on est venu chez lui pour exiger une nouvelle dédicace. Après avoir essayé de refuser avec une fausse naïveté, il a enfin consenti à ajouter : « *Avec respect* »³⁶.

Dans le premier cas, le souvenir de R. Raline est raconté d'une manière calme et détaillée. Un récit visant la compréhension correcte et la recreation du passé proche. Grâce à cela, même cet épisode pris indépendamment dévoile la spécificité du mécanisme du pouvoir bulgare. Le CC et Todor Jivkov personnellement réagissent ouvertement, prennent des mesures de repression quand les intellectuels défendent une position qui, à un certain degré, s'écarte de la « ligne générale du parti ». Quand les gestes d'opposition sont adroits, quand on choisit les moyens les plus convenables de s'opposer et de sauvegarder son opinion, le pouvoir l'aperçoit mais ne le sanctionne pas. Une tactique qui ne cause pas de tensions et de conflits inutiles.

Dans le deuxième cas (V. Petrov), nous pouvons ressentir l'envie de suggérer délicatement la complicité en ce temps-là. On ressent l'embarras et la convulsion de l'âme, montrés en 1971 aussi (sans que V. Petrov nous rappelle qu'au début de la même année, il fut exclu du PCB), de l'intellectuel honnête qui de nos jours se dresse, aussi pénible que ce soit, face à la provocation de la mémoire sociale.

C'est exactement la position des intellectuels porteurs des masques « communiste-idéaliste » et « contre-adaptif » gênant le pouvoir que représente l'écrivain-émigré Guéorgui Markov dans ses « Reportages in absentia », lus en langue bulgare aux émissions radios de la « BBC », « Free Europe » et « Deutsche Welle ». Des reportages-essais, qui jusqu'à nos jours sont la source la plus digne de confiance pour la mémoire sociale, et en même temps la plus débattue dans son interprétation et la plus confondante pour les contemporains par rapport au rôle du pouvoir et le comportement des intellectuels bulgares. Dans son reportage « Choix de position », Markov dit:

³⁶ Information extraite des entretiens de N. Hristova avec Valéry Petrov et Radoy Raline – fin 1998/début 1999.

[...] Un tas d'accusations ont été jetées contre l'intelligentsia bulgare, d'être passé aux positions conformistes en résultat de l'adaptation à la réalité. Peut-être pour certains, pour les arrivistes, les mercantils et surtout les pseudointellectuels (que le parti a produits), on peut dire des mots pires. Mais pour le vrai noyau de notre intelligentsia, populaire par esprit et par cœur, on n'a jamais parlé de conformisme ou d'une vie servile sous les caprices des gouverneurs. Tout au contraire, pour une lutte sociale bien fondée dans but de surmonter les affreux défauts du système, en opérant au sein du parti. Comprenant que la théorie de lutte physique de Botev est vouée à la non-réussite, cette intelligentsia (dans sa majeure partie communiste) est passée aux positions de Karavelov³⁷, pour une lutte longue et intransigeante par laquelle contraindre le régime de revenir aux pures origines de l'idéalisme communiste. Elle savait que son arme la plus forte était les idéaux communistes, la responsabilité civique et la moralité politique. A partir de ce moment-là (après la suppression de l'insurrection Hongroise en 1956 – N. H.) jusqu'aux événements en Tchécoslovaquie en 1968, en Bulgarie, on estimera quoique inofficiellement, les mesures et les appréciations de cette intelligentsia, et non pas ceux du régime. [...]³⁸

Justement ces artistes, porteurs des masques du « communiste-idéaliste » ou du masque « contre-adaptif » et une partie des intellectuels, qui ont mis par contrainte ou par réconciliation le masque du « compagnon courtisan », ont compris qu'après Yalta en 1945, qu'après le partage du monde en sphères d'influence parmi les deux grandes puissances (URSS et les Etats-Unis d'Amérique), ils sont voués à vivre dans un pays satellite de Moscou. Et tandis que les Tchèques et les Slovaques peuvent s'opposer publiquement, peuvent comme nation exprimer leur opinion et leur désaccord avec le système socialiste du moment. Alors qu'ils ont le drapeau, les idées de leur Première république (1918-1938), vingt ans consécutifs de développement démocratique, la Bulgarie subit deux catastrophes nationales, une guerre civile, des coups d'Etat militaires. Dans cette situation, les intellectuels bulgares ont conscience de l'impossibilité de se motiver soi-même et les Bulgares dans leur entièreté pour une opposition ouverte contre l'ordre socialiste déformé de leur pays ; que toute opposition pareille est vouée à l'échec, connaissant la spécificité du mécanisme du pouvoir bulgare. Ils choisissent la seule voie possible, la voie d'évolution : lutter constamment par une défense ferme, créatrice et civique pour le « socialisme au visage humain », une lutte aussi difficile et importante que la manifestation révolutionnaire. Une lutte, qu'il mènent durant plus de vingt ans.

³⁷ Christo Botev et Lyuben Karavelov sont des représentants des deux courants dans les luttes des Bulgares pour l'indépendance au XIXe siècle – le premier était adepte de la lutte armée, le second soutenait l'idée de parvenir à l'indépendance par le développement économique et culturel.

³⁸ Gueorgui MARKOV, *op. cit.*, p. 115.

Sans aucun doute, typique et plus agressive est la position du pouvoir en place, des artistes servant d'une manière obéissante et fidèle le pouvoir, des auteurs apologétiques du parti portant le masque du « **membre dévoué de parti** ». Ils écrivent, dessinent, créent des spectacles de théâtre et des films correspondant à la dite ligne officielle du parti, ils ne sortent pas du cadre du réalisme socialiste, quoiqu'il soit variable au cours des années ; ils initient et participent aux éditions de recueils de poèmes comme le recueil « Coeurs d'Avril »,³⁹ consacré au « XII Congrès du PCB, 25eme anniversaire du Plénum d'Avril⁴⁰ et 70eme anniversaire de l'inspirateur, créateur et organisateur de la Ligne d'Avril, le camarade Todor Jivkov », contenant des textes rythmés, où le secrétaire général du CC du PCB est comparé aux héros nationaux : « Tu as quelque de Levski , / tu as quelque chose de Botev / et mon coeur t'applaudit / au nom de la vie »⁴¹.

Une position, dans la plupart des cas tellement stéréotypée et figée que sa filature peut être faite par simple énumération des nouvelles personnes dirigeantes. La diversité, le changement dépendent presque uniquement des manières personnelles des nouveaux acteurs. La différence entre Guéorgui Karaslavov et Guéorgui Djagarov, par exemple (tous les deux élus et favoris de T. Jivkov comme présidents de l'UEB) consiste surtout au grand manque de scrupules du premier et à la présomption du second par rapport au manque de scrupules et à l'outrecuidance du premier.

Mon affirmation est illustrée par ces deux écrivains, représentatifs des différentes « générations » d'artistes : « les vieux » (qui ont acquis une place importante dans la vie artistique avant la Deuxième Guerre mondiale) et les « jeunes » (qui ont développé leur talent dès la fin des années 1950). Bien sûr, entre la destitution de Karaslavov et l'élévation de Djagarov, quatre ans entières s'écoulent. Une période au cours de laquelle le pouvoir non seulement flirte avec, louvoie entre, mais change (parfois brusquement) son rapport à l'égard de l'intelligentsia. Au cours de cette période sont placés en tête de l'Union des écrivains d'abord Kamen Kaltchev, de la « vieille » génération des artistes, plus honnête dans les limites du possible. Un écrivain, qui en 1962, ayant en tête les changements dans la vie politique, est plus admissible à la direction de l'Union et aux yeux des dirigeants. Il est succédé par Dimitar Dimov, représentant de la génération « moyenne ». Un intellectuel fin et raisonnable, qui avait connu son drame personnel et artistique au début des années 1950. Un drame, qui le voue à rester jusqu'à la fin un « solitaire » dans notre espace culturel⁴².

³⁹ *Coeurs d'Avril. Poèmes* (recueil), Varna: Guéorgui Bakalov, 1981.

⁴⁰ Plénum du Comité central du PCB, qui a eu lieu au mois d'avril, 1956, qui a mis Todor Jivkov en tête du PCB.

⁴¹ *Ibidem*, p. 7.

⁴² Nataliya HRISTOVA, « Le réalisme socialiste » et le drame des créateurs bulgares (milieu des années 1940 – milieu des années 1950, in *Bulgarian Historical Review (BHR)*, Sofia, 1998, no. 1-2. pp.152-179.

Des différences évidentes existent avec les présidents de l'Union des peintres bulgares (UPB) concernant les méthodes d'accomplissement de leurs obligations de direction des artistes. Le climat parmi les représentants des beaux-arts est sensiblement plus détendu grâce au public « initié » relativement limité sur lequel cet art a une influence. Malgré ce fait, il a un caractère particulier au temps de Detchko Uzunov, un autre sous Nikola Mirchev et est tout à fait différent sous la présidence de Svetline Roussev. Ce climat dépend fortement non seulement des qualités personnelles, de la position artistique et civique de ces peintres bulgares populaires et doués de talent, mais aussi du moment politique du moment, de l'attitude du pouvoir envers les intellectuels. Une attitude qui est différente au début, au milieu et à la fin des années 1960. Cette attitude change aussi au cours des années 1970 et 1980. Ce masque individuel dépend au moins de trois circonstances : les deux déjà nommées et la personnalité, la « biographie » personnelle de l'artiste. Une chose pourtant est incontestable : les présidents de l'UPB ont un comportement beaucoup plus digne et réussissent mieux à profiter des libéralisations provisoires du régime politique que les présidents de l'UEB.

Cela explique la position civique active de Svetline Roussev durant les années de la « perestroïka » (1985*6-1989). En 1988, il publie une lettre-appel de l'Union des peintres bulgares, adressée aux milieux artistiques pour défendre la ville de Roussé, quotidiennement gazée par l'usine chimique roumaine à Giurgiu⁴³. Il est un des initiateurs et fondateurs de la première organisation non-formelle, le Comité public pour la défense écologique de Roussé (CPDER). Le 8 mars 1988, il fait même un essai pour être enregistré officiellement ⁴⁴.

Ce sont les principaux personnages visibles sur la scène culturelle (surtout littéraire), entourés de la plus grande « attention » par le pouvoir, porteurs des masques prédominants parmi l'élite artistique jusqu'au 10 novembre 1989. Comment et à quel point les artistes toujours actifs au cours des dernières décennies dans l'espace public ont-ils gardé leurs masques ? Ou bien les ont-ils changés ? Et comment ont-ils résisté aux provocations de la mémoire sociale ?

Christo Ganev et Valéry Petrov (un certain temps député à la Grande Assemblée Nationale, où il n'a suscité que des moqueries avec ses tentatives d'être un correcteur moral) acceptaient stoïquement et silencieusement les accusations d'avoir été membres du PCB, déprimés moralement, et observaient la mascarade des auto-déclarés intellectuels-dissidents (refusant catégoriquement jusqu'à nos jours d'être assimilés à cette catégorie), dont une partie déterminait les normes en vigueur dans la politique, les catégories morales de la société, les critères en valeur dans le domaine de la culture.

⁴³ *Culture populaire*, 12 février 1988, no. 7.

⁴⁴ Iskra BAEVA, « Extraits de l'histoire de la dissidence bulgare – le Comité public pour la défense écologique de Roussé et le Pouvoir » – In: *Bulgarie et l'Europe de l'Est*, Sofia: Paradigma, 2000, pp. 221-243.

Radoy Raline après un premier soutien euphorique à la démocratie imaginaire, a longtemps erré (jusqu'à sa mort en 2004) dans les rues, déprimé et solitaire, essayant d'exprimer sa propre position, qui, pourtant, n'intéressait plus personne.

Marko Gantchev dès la fin 1989 s'est défait d'une manière démonstrative de sa carte de membre du parti au cours d'une émission en direct de la chaîne nationale. Un acte, qui à ce moment précis, a eu une importance et un effet public, puisqu'il accéléra la libération de la peur du pouvoir PCB accumulée au cours des quatre dernières décennies. Il a continué d'être dans ses œuvres poétiques ou en prose un auteur honnête et tenant fermement à ses convictions, gardant une distance mesurée avec le pouvoir.

Blaga Dimitrova a eu un début offensif et incantatoire, elle a essayé de jouer le rôle de vice-président de la République (sans arriver à son but), elle a pris part aux grèves de la faim organisées par l'opposition au sein de l'Union des forces démocratique, et elle est même entrée en conflit direct avec son ami, Valéry Petrov.

Svetline Roussev et Stephane Tzanev ont surmonté par étapes les illusions de la démocratie bulgare et ont pris une position intellectuelle de résistants et correcteurs.

Peut-être le plus marqué par les années du socialisme, un des artistes les plus sincères et importants, le poète Constantin Pavlov, a gardé jusqu'à sa mort en 2009 son optimisme sceptique, n'a pas permis d'être traité comme une victime du « totalitarisme », se moquait ironiquement des poètes qui l'avaient proclamé père dans la poésie, et encore en 1990 dit:

[...] Je vois maintenant à l'UEB certains gens révoltés – chacun attristé par sa propre médiocrité, par le fait d'avoir aspiré toute sa vie à un certain petit pouvoir, à une certaine petite popularité, à un certain petit poste, mais avoir été si stupide, ayant si peu de qualités, qu'aux temps si convenables pour ce genre de types il n'a réussi à devenir qu'un mouchard, qu'un laquais de l'un ou de l'autre, d'un certain petit groupe (...) Maintenant ils affirment d'être déprimés, rédigent certaines listes des personnalités dignes d'être à la direction de l'Union... J'ai peur de ces vagabonds, ils jettent une mauvaise lumière sur le cours du temps et sur les meilleurs esprits de la nation. Ils courent sur le trottoir d'en face et s'écrient: « Mon frère ! Nous avons vaincu ! Viens que je t'embrasse ! ».S'ils me touchent, ils vont me souiller: [...] ⁴⁵

Une autre partie de l'élite artistique, qui, au cours de toutes les années du socialisme montrait son respect envers le pouvoir et envers T. Jivkov, a participé durant les dix premières années post-socialistes à la formation de nombreux associations. Cette élite a dénoncé le PCB (résultat d'une mauvaise conscience, du désir de changer son masque, de réécrire sa biographie), a

⁴⁵ Constantin PAVLOV, *op. cit.*, p. 18.

choisi le conformisme ou s'est mise au service des nouveaux dirigeants, a fait une carrière et a réussi à s'afficher dans l'espace culturel.

La majeure partie des intellectuels participants à l'« armée des communistes-non-participants-au-parti » s'est déclarée propre et non accablée du passé, les seuls à être dignes et honnêtes. Elle s'est réunie dans une autre « armée », celle des constructeurs de la démocratie. De cette façon défile le mascarade des intellectuels fidèles - au parti ou sans-parti (par rapport à plusieurs parties déjà), embrassés, unis, aux masques nouveaux ou vieux, transformés. Tout cela en présence du regard silencieux de la nation confuse et embrouillée, appauvrie matériellement, mais encore plus moralement.

Nataliya Hristova
natali_1@abv.bg